

L&G ①

Grammaire et linguistique : une idéologie et une révolte.

Il faudra un jour faire l'histoire des tergiversations des historiens des idées, des grammairiens et des linguistes afin de montrer ce qui ne peut être qu'une évidence pour un lecteur de ces textes : on a caressé et on caresse encore le rêve que d'autres savoirs n'ont pu masquer, mais que l'histoire des études sur les langues masque encore – à savoir que *la linguistique s'établit en rupture avec une idéologie dominante*, qui, pourtant, a réussi plus que toute autre, jamais contestée (sauf par ceux qui sont illico rejetés dans les enfers de l'ignorance...) mais même reconnue comme signe de respectabilité : la grammaire.

On a pu lire quantité de lignes de quantité d'érudits – universitaires ou non- qui opposent ainsi *normes* et *description*, *littéraire* et *scientifique*, *tradition* et *modernité*, *etc.* voire ... *sérieux* et *fumeux* : des considérations pseudo-sociologiques confèrent à la grammaire la solidité passéiste de la droite politique, tandis qu'à la linguistique seraient attribuées les qualités d'une gauche universaliste ! Je ne vais pas, ici, en faire un résumé, mais bien que ces textes puissent transmettre quelques fragments de vérités – *la constatation de petits faits réels* – ils sont horriblement ... peu originaux, se plagient sans vergogne, et n'expliquent en rien.

Dans Le langage, introduction linguistique à l'histoire, Joseph VENDRYES, en *introduction*, ne pouvant donner au linguiste un domaine, ni lui attribuer un objet, ou une méthode, lui adresse toutes les langues, mais le transforme ainsi en idéal inaccessible : un *savant impossible* !

du point de vue auquel l'auteur s'est placé. Dans quelques rares occasions, il a semblé utile de compléter l'enseignement tiré de la linguistique par une incursion sur le domaine d'une science voisine ; l'auteur souhaite que ces infractions à la règle ne paraissent pas injustifiées. En général il s'est borné à présenter les faits en linguiste, estimant que c'était le meilleur moyen d'intéresser les représentants des autres sciences, auxquels il n'aurait rien eu à apprendre en se portant sur leur terrain.

*Le principe adopté imposait d'ailleurs une tâche assez difficile. Étudier le langage en linguiste, cela conduisait tout simplement à bâtir un traité de linguistique générale. Or, quiconque est un peu au courant des choses linguistiques sait assez qu'il n'est guère d'entreprise plus périlleuse. Il faudrait, pour y réussir, un homme capable d'embrasser toutes les formes de langage connues, rompu à la pratique de toutes les langues parlées sur le globe. Cet homme idéal pourra-t-il jamais se rencontrer ? c'est douteux. S'il s'agissait de désigner parmi les vivants celui qui s'en approche le plus, les connaisseurs ne seraient peut-être guère embarrassés de fixer leur choix. Mais le fait est que jusqu'ici aucun livre n'a encore paru, où le programme d'une linguistique générale fût complètement réalisé *.*

* Cela n'est plus tout à fait vrai depuis la publication en 1916 du livre de F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale* ; mais cet ouvrage posthume, malgré l'abondance de vues qu'il présente, n'est pas un exposé méthodique et complet de linguistique générale (voir MEILLET, *Bid. Soc. ling.*, t. XX, p. 32).

L'auteur du présent livre, qui est par profession un linguiste, a voulu au contraire se tenir exclusivement sur le terrain de la linguistique. Il est parti du fait linguistique, tel que l'expérience le fournit. C'est de l'analyse du fait linguistique qu'il a tiré le plan de son livre. Les linguistes distinguent dans le langage trois éléments différents, les sons, la grammaire et le vocabulaire. De là les trois premières parties du livre, consacrées respectivement à l'étude de ces trois éléments : étude à la fois statique et dynamique, destinée à dégager des faits les causes de changements qu'ils recèlent, et à préparer la quatrième partie. Cette quatrième partie a pour objet d'étudier les langues. Elle traite successivement de la définition des langues, des différentes espèces de langues, des procédés de formation, d'évolution, de segmentation des langues, du contact des langues entre elles et de leur action les unes sur les autres, enfin de la parenté linguistique. Le développement du livre se fait donc en passant du simple au complexe : les sons en effet sont plus simples que les mots et les phrases, avec lesquelles sont constituées les langues. Il résulte de cette disposition que les premiers chapitres, étant les plus techniques, paraîtront aussi les plus arides. En revanche, les derniers chapitres offriront des horizons plus variés et plus larges au lecteur que n'auront pas rebuté les premiers. Une cinquième partie, qui est plutôt un appendice, est consacrée à l'écriture. Enfin le livre est encadré d'un chapitre d'introduction, où est posé le problème de l'origine du langage, et d'un chapitre de conclusion, qui discute celui du progrès du langage.

En aucun cas le fait linguistique n'est défini : la transparence du biais par lequel se fait, comme par miracle, l'analyse linguistique, n'a, pour garantie, que *le savoir en langues* du linguiste : l'abondance des langues

connues du savant garantirait donc la neutralité de celui-ci face à l'emprise de la grammaire « classique ».

Nous voudrions montrer que, **loin de cet empilement de savoirs divers**, la linguistique en est la critique radicale. La **grammaire** telle qu'elle est éditée est une idéologie stoïcienne, qui a ses présupposés, ses méthodes et ses objets : elle **constitue un filtre à travers lequel les grammairiens – *quels qu'ils sont* – « lisent » dans toutes les langues, des événements... grammaticaux proches ou apparentés**. En fait, toutes les grammaires de langues sont des illustrations de « cette » grammaire, issue de la nécessité « philosophique » de concilier, en une seule, les « grammaires » du grec et du latin. C'est *ceci* que AUROUX propose de dénommer la Grammaire Latine Etendue (GLE).

La GLE est donc le but de la grammatisation, et toutes les langues du monde reçoivent une description dans laquelle on trouve invariablement des *sujets, compléments, pronoms, fonctions, modes, temps, voyelles, consonnes, propositions relatives, interrogatives, etc.* Mieux, on peut lire dans des grammaires « *qu'il n'y a pas d'article* », ou que « *le subjonctif est confondu avec l'optatif* », etc. comme si *l'article* ou *la distinction du subjonctif et de l'optatif* étaient observés dans l'analyse de la langue !

Observer un objet qui n'existe pas, voilà ce qui constitue la spécificité du grammairien ! En fait, c'est ***en comparant le corpus qu'il étudie avec la description type (la GLE)*** que le grammairien ... travaille ! Et toutes les grammaires des langues diverses ne sont que *l'illustration*, en exemples, (et la célébration) ***de la GLE***.

La linguistique – ***encore un projet*** – est la critique radicale de cette attitude et de cette pratique !